



104^{ème} ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE DU 11 NOVEMBRE 1918

Le ciel s'est de nouveau obscurci. Et il nous est tombé sur la tête. Contre toute attente, alors que la paix régnait en Europe, et que les Nations avaient déployé des trésors d'alliances pour rendre la guerre impossible. Alors que l'amitié entre les peuples et la prospérité semblaient acquis. La guerre qui revient avec fracas sur le Vieux Continent, avec son cortège de malheurs et de destructions, d'angoisses et de morts, de menaces d'embrasement, de co-belligérences inavouables, d'escalades inéluctables, d'exode de populations, de la terreur inspirée par des armes de destructions massives, de génocides...

Le même processus, de retour des dictatures et de faiblesse des démocraties assoupies, de bouleversement de l'ordre mondial établi et de néo colonialisme ; d'échec des diplomaties, de prétextes de minorités ethniques, de rivalités économiques, de mauvaise évaluation de la menace, d'impréparation, de courses aux armements, de généralisation des conflits... De refus de tirer les leçons du passé, également...

Et de nouveau la misère... De nouveau les tranchées, celles du Donbass après l'invasion de la Crimée en 14... 2014... restée sans réponse appropriée de l'Occident ; comme les agressions des armées allemandes en 14... 1914. Avant l'apocalypse... Encore !...

Après l'invasion de la Belgique et de la France ; après les illusions d'une victoire rapide, celle de « la fleur au fusil », les soldats se sont enterrés – Pour rester en vie – Ils vivent comme des rats, parmi les rats.

À l'arrière, personne ne sait vraiment ce que supportent nos soldats, dans l'enfer des tranchées. De souffrances, de privations, de cruautés, de violences. Dans les tranchées de 1915, le canon règne en maître absolu – le front ne bouge pas.

Sur 500 km, c'est désormais le même rituel, d'attaques vaines et de contre-attaques tout aussi indécises. Au coup de sifflet, les hommes se jettent dans l'enfer de l'artillerie qui pilonne les lignes de front – les Shrapnels font des ravages – les mitrailleuses déchirent les corps par milliers, laissés sur les champs de batailles, les blessés agonisants que l'on ne peut secourir que de nuit, les « gueules cassées », les traumatismes causés par les déflagrations des obus – le piège mortel s'est refermé sur les régiments taillés en pièces.

Dès septembre, sur ce front géant, il faut à présent survivre et tenir. Et pour ce faire, il faut que les hommes soient mieux armés et mieux protégés. A l'arrière, on a fabriqué 20 millions de casques livrés avec un petit mot doux, d'encouragement, des ouvrières – le nouvel uniforme « bleu horizon » masque celui que l'on ne voit pas venir : la guerre sera longue, dévoreuse de millions de vies – malgré les lourds casques d'acier, les « marmitages » anéantiront tout – En fait, le fameux « Stahlhelm » allemand ne fera pas mieux contre les 155 Français !

Orages d'acier, guerre d'usure, grondements d'enfer, guerre des tranchées où la guerre chimique a fait son apparition : chlore, gaz moutarde, ypérite... Des deux côtés, on essaie tout – on imagine des protections contre les nuages jaunes de la guerre sournoise qui plombe les boyaux – Les hommes deviennent violet. Ils cherchent de l'air dans un brouillard long à dissiper qui au mieux, tue en quelques minutes ; au pire, rend aveugle. Les poumons brûlent. Et pourtant, depuis 1899, les armes chimiques étaient interdites – mais dans les deux camps, les arsenaux en possédaient – en quantité. On urine sur les bandes ouatées pour tenter d'atténuer le chlore. Mais peine perdue : impossible de respirer ou d'échapper à ce nouveau malheur. À ces ravages de grande envergure.

À l'automne 1915, ce sont les Allemands qui équipent leurs combattants de masques en caoutchouc – mais tous les combattants restent angoissés par cette arme fatale. Pourtant, ils tiennent.

Dans les trois rangs des tranchées qui bordent la ligne de front, qui marque l'occupation de dix Départements français, on attend le ravitaillement au fond des trous – la relève aussi, pour cette première ligne qui est la plus dangereuse, la plus mortelle.

Entre deux coups de sifflets, entre deux vagues d'assauts, les soldats combattent comme ils le peuvent les nuées de projectiles, l'ennui et la peur...

La saleté, et la misère aussi – Personne ne se lave entre deux relèves – les soldats rampent dans la boue – Ils ne pensent qu'à l'abri, où ils sont mordus par les rats ; que l'on chasse par tous les moyens. Les rats qui amènent les puces, la gale, les poux. Comment se reposer dans ces conditions d'hygiène catastrophiques, avec l'angoisse de l'attaque, et le maigre espoir, après l'assaut, de regagner, par les boyaux, la 3^{ème} ligne, un peu moins exposée aux tirs de barrages – la misère, le désespoir, la monstrueuse stupidité de la guerre : le malheur est pour les deux ennemis – Promis à souffrir et à mourir – Trempés – la boue comme cloaque de sang et d'excréments, de puanteur des cadavres en décomposition.

Il faut un autre front pour trouver la faille chez l'adversaire. En octobre 1915, dans les Balkans, la Serbie tombe – les Alliés se ruent sur Salonique et déploient la guerre d'Orient, 500 000 hommes concentrés sur 300 km² y trouvent la jaunisse, la variole, le paludisme : 6000 morts d'un coup ! Et ce nouveau front « exotique » de Britanniques, de Français, de Serbes, Monténégrins, Italiens, Russes, Arméniens, Tonkinois, va avaler des milliers de soldats qui auraient été plus utiles dans le Nord de la France. Et la fière escadre franco-britannique qui va se faire décimer par les champs de mines et l'artillerie, dans le détroit des Dardanelles.

Cinq millions d'hommes sont déjà morts après seize mois de guerre. Arrêter cette guerre stupide ? Personne n'y songe : il faut que l'ennemi paye le prix fort – Il faut l'anéantir !...

Le 6 décembre de cette « foutue » année 1915, les Alliés décident d'en finir, à Chantilly, en coordonnant leurs forces et en organisant la grande offensive de 1916 sur la Somme. Définitive, croient-ils. Les Allemands les prennent de vitesse en déclenchant une offensive sur Verdun – Verdun, le point faible de la France, où les canons ont été démontés pour servir sur le front – Ils ont massé le gros de leur artillerie et 150 000 hommes, sous le commandement du Kronprinz. La stratégie est diabolique : ou la route de Paris est ouverte ou bien l'armée française s'accroche, et on la saigne à blanc !

Le 21 février 1916, ils lancent « l'opération Gericht », « Jugement », à 7h15 : en moins d'une heure, un million d'obus s'abattent sur les positions françaises – Une canonnade

terrifiante que l'on entend à 150 km de là, sur le front des Vosges – Et à l'arrêt des marmitages une nouvelle arme terrifiante : le lance-flammes.

Les Allemands enfoncent nos lignes, atteignent le bois du Cor. Les Français s'accrochent toujours, se sacrifient en masse pour défendre Verdun jusqu'au dernier – Pétain le leur a ordonné : se retrancher et tenir.

On croyait avoir connu l'enfer, mais cette boucherie-là est inimaginable. La boue encore, la soif, les corps à corps incessants, la dysenterie, nos soldats en sont réduits à boire leur urine, à manger les cadavres des chevaux, ils se battent au couteau, avec l'énergie du désespoir. Mais ils tiennent encore – Au bord de la rupture, Pétain invente le « tourniquet » où toutes les unités combattantes seront jetées à tour de rôle dans l'enfer – Il organise l'acheminement, chaque jour de 2000 tonnes de matériel et de 300 000 obus – 20 millions seront tirés pendant cette bataille sans précédent – Il faut tenir malgré tout... Et le pinard et la gnole coulent à flot pour aider à supporter l'insupportable – le Schnaps, de l'autre côté !

La guerre est partout. Pétain s'ingénie à « balayer les Allemands du ciel » - Il y sacre son prodige de l'aviation de guerre : Guynemer, héros National, modèle de dévotion à la Patrie. 21 ans ! Et toujours en vie sur son biplan – Une prouesse !

Verdun tient. On ne sait trop par quel miracle, sinon par le sens du sacrifice – Mais nos hommes « s'accrochent ». Après 300 jours et 300 nuits d'effroyables carnages, de sacrifices terribles, Verdun est saigné mais debout ! Il faut un assaut décisif sur les tranchées du Nord, à présent que le dégel s'amorce en ce mois d'avril 1916. Ici aussi, comme à l'arrière, on a tenu – Il y a la même détermination à contre-attaquer, à poser le réseau de barbelés chaque jour ; que l'ennemi vient couper le soir-même, sous la mitraille. Et le lendemain, chienne de vie, on recommence...

On tient, mais nos armées sont à bout – Il n'y a plus d'hommes. La machine infernale dévore tout – Un coup dur se prépare. 500 000 hommes de plus sont enrôlés dans tout l'Empire britannique, pour répondre à l'appétit insatiable des combats, le volontariat a été remplacé par le service militaire obligatoire pour alimenter le 22^{ème} Bataillon d'Infanterie Royale. Pour appeler les Québécois, les Francophones, à la rescousse. Comme les Allemands ont échoué à ouvrir la route de Paris, Joffre veut ouvrir la voie vers Berlin en passant à l'offensive de la Somme. Et tenter de mettre fin à la guerre – Pour soulager Verdun, à son tour, qui a coûté la vie à 40 000 hommes en six mois. La

ville d'Albert sera l'axe entre contingent britannique au Nord, et l'armée française au Sud – Et Bapaume sera écrasée par l'artillerie, avant de lancer l'ensemble des forces alliées en avant – 40 divisions, 600 000 hommes, 4000 pièces d'artilleries feront la différence, c'est sûr, par une grande offensive – La grande bataille qui redonnera l'espoir. Pour la plupart des soldats, ce sera le premier et le dernier grand combat : celui qui subjuguera la première tranchée allemande que l'on fera sauter au préalable par la sape, par la guerre « souterraine ».

Les sapeurs anglais ont creusé un tunnel d'un kilomètre et installé 24 tonnes d'explosifs sous les tranchées ennemies – Les sapeurs français, ceux du Nord, que l'on a prélevés sur les mines de charbon, ont fait de même.

Le 1^{er} juillet 1916, à 7h20, la mine saute dans un vacarme assourdissant, le panache noir est ovationné par les soldats Alliés. Mais ce que les soldats ne savent pas encore c'est que la plus puissante de toutes les mines n'a fait aucune victime chez l'ennemi – cinq autres mines sont déclenchées, suivies d'un pilonnage anglais d'envergure. Mais contre toute attente, ni les explosifs, ni les obus n'ont décimé personne – Les « Boches » s'étaient retirés à temps. Sonnés, mais vivants, les Allemands sortent des abris. Il leur reste 10 minutes pour installer leurs mitrailleuses. 7h40, dans un bel élan, les Tommies et les poilus montent à l'assaut dans une clameur d'encouragement. Le Capitaine Neville, 22 ans à leur tête, avec son ballon de football aux pieds, dribble dans le No Man's Land. Quel panache ! C'est alors que les mitrailleurs ennemis entrent en actions pour siffler la fin du match. Durant cette journée maudite, les troupes britanniques enregistrent 20 000 morts, et comptent 40 000 blessés... que la gangrène, l'amputation et la mort retireront définitivement du front. L'artillerie n'avait rien détruit. L'attaque « décisive » est un fiasco ! Ce qui n'empêchera pas le Général Haig de s'obstiner et de relancer les assauts mortels – Mortels comme l'obstination.

Jour après jour, le carnage continue, que ne parvient pas à réduire l'entrée en action des chars d'assauts en septembre 1916. La Somme est rouge de sang versé par ces chefs obstinés : 50 000 Français, 130 000 Britanniques disparaissent à leur tour ; dont 23 000 Australiens et Néo-Zélandais, 3000 Sud-Africains, et tous les volontaires venus de Terre-Neuve, les 24 000 Canadiens, sans compter les 160 000 Allemands... Piètre consolation. Et ce terrible bilan dressé le 18 novembre 1916, avec la fin de la sanglante bataille de la Somme qui n'aura duré que cinq mois de plus... Pour voir nos lignes ne progresser que de 10 km !

« A la fin, il n’y aura plus personne », s’éploie Jean Giono, dénonçant le massacre énorme – La fin, mais quelle fin ?...

« Le Grand Troupeau » n’a pas fini son sacrifice sur l’autel de Moloch – Il faudrait un miracle... qui ne se produira pas. A moins que le salut ne vienne de l’Amérique !...

Le moral des troupes a fini par flancher – C’était inévitable. On a trop demandé à nos hommes pétris d’humanité et d’idéal ; et réduits à la condition animale.

Les soldats fraternisent. Les pelotons d’exécutions font des exemples par centaines. Les échos de la Révolution bolchévique sont parvenus jusqu’aux tranchées et c’est une autre offensive désastreuse, celle du chemin des Dames, qui anéantira tout espoir. Comme leurs ennemis, les Français refusent de monter en ligne de mener ces vaines attaques qui les conduisent tout droit à la fosse commune – Par milliers, ces poilus n’y croient plus – Ils lèvent la crosse « Assez » ! Il faudra le Tigre, il faudra Clémenceau, et l’arrivée d’un million d’Américains, pour que nos poilus oublient l’odeur des morts que l’on dissimule dans les effluves de tabac – Ce contingent de la dernière chance, pour dissiper la mélodie mortifère de la chanson de Craonne, qui parcourt les tranchées. Pour faire oublier la déconfiture de notre flotte décimée avant le Bosphore.

« Adieu la vie, Adieu l’amour, Adieu à toutes les femmes !

Le moral n’y est plus. Refrain de douleur, de révolte : « Nous sommes tous condamnés, c’est nous les sacrifiés ».

Notre armée n’a pas rompu, mais son moral est brisé, qui oblige l’Etat Major à animer le Conseil de Guerre du 15 juin 1917... et fait fusiller les mutins, pour exemple, et simplement pour avoir dit : « il nous faut la fin de la guerre, pas par la victoire, mais par la révolution »... La Révolution qui éclate en février 1917 et chasse les Tsars, mais qui libère les divisions allemandes du front de l’Est pour renforcer celles qui sont déjà déchainées sur la France.

« Qui peut mettre fin à un tel brasier, quand il est attisé par tant de force et de rage ? »... L’énergie du désespoir. Mais le courage encore et surtout le sursaut patriotique, toujours. Mais encore, l’arrivée des « SAMMIES ». Depuis juin 1917, les volontaires Américains débarqués à Boulogne, viennent joindre leurs jeunes forces aux nôtres – Ils vont faire toute la différence.

Un million de soldats, placés sous les ordres de Pershing ; que l'on arme de 2500 canons, de 11 millions d'obus, de 50 000 mitrailleuses, de 200 millions de cartouches, et de ces 235 blindés flambant neufs, sortis, des usines Renault, les rutilants chars à tourelles financés par les Liberty bonds. Comme les 26 millions d'obus fabriqués par Citroën juste à temps pour relever les 20 000 Canadiens mis hors de combat à Vimy, et compenser le sacrifice des 200 000 hommes perdus par Haig, « le boucher de la Somme ».

A Passchendaele, les 4 millions d'obus lancés au cours de 15 jours de pilonnage, l'entrée en action des chars d'assaut permettent de briser les défenses allemandes – Une avancée spectaculaire que ne parviendront à enrayer que les pluies exceptionnelles de fin juillet – L'élan est fracassé par les canons de 77 des Allemands.

Et les Américains qui connaissent leur première grande bataille au Bois Belleau du 1^{er} au 26 juin 1918, où la 2^{ème} division U.S engage 26 665 soldats. Trois régiments français ont déjà perdu la moitié de leurs effectifs dans le secteur – Les « Sammies » vont y faire 5000 prisonniers et y enlever 550 mitrailleuses, à la baïonnette ! Bois Belleau, le symbole de la 4^{ème} Brigade qui y perd soixante pour cent de ses effectifs ; 1000 tués en deux heures – Mais la dynamique de la victoire est enclenchée.

L'Armistice du 11 novembre 1918... est au bout du suicide collectif, de ce génocide qui laisse la France victorieuse mais saignée sur trois générations ! Glorieuse mais orpheline des millions de ses enfants.

Et au moment où nous célébrons la fin des combats de la Grande Guerre, de la « der des ders », sacrifice magnifique et effroyable de nos aïeux, comment affronter leur regard et leur jugement. Comment leur demander pardon pour 39/45... pour le troisième conflit mondial que l'on craint sans y croire, mais dont le mécanisme diabolique est enclenché ?

104 ans plus tard, et un second conflit mondial de plus dans l'éphéméride de l'Humanité, comment pouvons-nous assumer le sanglant héritage et ne pas voir ce qui se dessine à l'échelle planétaire, depuis les provocations de la Corée du Nord, jusqu'aux confrontations sino-américaines avec Taïwan, sans omettre les menaces d'un nouvel embrasement dans les Balkans... Et dans le sillage de la guerre en Ukraine, la poussée inexorable d'une guerre totale de l'Occident contre le reste du monde, qui est désormais l'enjeu de l'Humanité toute entière.

Aujourd'hui encore, c'est l'avenir du monde libre, qui se joue.

Pardonnez-nous, vaillants « Piou-Pious » sacrifiés sur l'autel de la Patrie ; non, vous n'êtes pas morts pour rien et prions pour que votre courage continue de guider les pas de la Patrie, pour que la grandeur de votre dépassement nous aide dans l'époque si dangereuse que nous traversons – Prions pour vous – Prions pour la paix.

Vive la France.

**Gil Bernardi
Maire du Lavandou
Le 11 novembre 2022**